

leurs prises de conscience de subalternes. Ces dernières remettent en question l'institution de l'université et même de la science elle-même. C'est ainsi qu'est née - et heureusement! - la volonté d'institutionnaliser les études féministes dans les universités. Ces programmes d'études restent toutefois à la marge et peu reconnus. Également, elles doivent composer avec les règles de savoirs qu'elles n'ont pas du tout participé à instituer, doivent combattre les préjugés et prouver la légitimité de leur méthodologie et/ou de leur démarche scientifique, en plus de remettre en question des savoirs institués.

La culture du boysclub est perceptible dans les biais sexistes clairs qui perdurent dans le processus de sélection des femmes dans les sphères universitaires et qui y font carrière. Une récente étude basée sur le leurre de 2 candidatures (complètement identiques, mais dont le nom du premier est masculin et le 2e, féminin) démontre que les femmes sont défavorisées. Elles se voyaient en moyenne offrir 5 000\$ de moins pour le poste et étaient en général considérées moins compétentes. Au Canada, le phénomène de sous-représentation des femmes

recherche avait déjà sonné l'alarme d'un processus de sélection défavorisant les femmes du monde universitaire. Selon une étude basée sur une analyse de contenu, les lettres de recommandation décrivent les femmes comme de bonnes étudiantes et de bonnes enseignantes, tandis que les hommes sont décrits comme d'excellents chercheurs professionnels. Leurs qualités de caring (prendre soin des autres) sont étalées alors qu'elles ne sont pas du tout utiles à l'emploi.

Pour conclure, les femmes intègrent la culture du boysclub. Elles ont par exemple moins tendance à reconnaître leurs propres savoirs scientifiques. Elles le réduisent à leur expérience personnelle et à de simples traits de personnalité au lieu de les reconnaître comme savoirs au sens plein du terme. Une étude sur les indices de citation dans les revues scientifiques des relations internationales démontrent que les femmes vont 2 fois moins se citer elles-mêmes que les hommes. De plus, les hommes contribuent à cette marginalisation et cette invisibilisation du savoir des femmes : ils citeraient jusqu'à trois fois plus les autres hommes que les femmes, toujours selon cette étude.



## FEMMES, BOYSCLUB ET CULTURE DE L'ÉDUCATION SUPÉRIEURE

*Lors du camp de formation féministe de l'ASSÉ qui a eu lieu les 21 et 22 mars derniers, Julie Descheneaux a animé un atelier sur les femmes et l'éducation supérieure au Québec. La présente brochure est largement tirée de ce dernier ainsi que des recherches de la présentatrice. Merci Julie!*

Dans les études supérieures, le monde académique se transforme rapidement en monde de la recherche. À la maîtrise, au doctorat et au post-doctorat, il ne reste plus en moyenne que 35% de femmes<sup>1</sup>. Cette réalité est toutefois très différenciée selon la discipline. De plus, il faut prendre acte d'un plafond de verre qui rend difficile l'accès des femmes aux cycles supérieurs de même qu'au monde de la recherche. En effet, malgré qu'elles soient majoritaires comme étudiantes à l'université depuis 30 ans au Québec, les femmes ont de la difficulté à percer ce monde masculin. Au-delà des statistiques, il persiste

dans le monde universitaire une culture qui reproduit des biais sexistes qui ne sont pas assez questionnés.

Une série de facteurs complexifie le portrait des inégalités de genre et de sexe. Bien que l'accès des femmes aux cycles supérieurs (maîtrise, doctorat, post-doctorat) se soit substantiellement amélioré, il reste des inégalités. Bien que des chiffres confirment ces tendances, des réalités culturelles plus subtiles rendent d'autres réalités incalculables. Dès lors, il importe d'analyser qualitativement le vécu des femmes dans les institutions universitaires afin de comprendre

comment l'université et la culture du monde de la recherche reproduit ces inégalités de genre.

En ce sens, l'analyse différenciée selon le sexe (ADS) est d'une grande aide. Néanmoins, une analyse intersectionnelle pourrait aider à mieux comprendre la complexité de l'accès à l'éducation supérieure. L'ADS peut en effet invisibiliser certaines oppressions (différence culturelle ou ethnique, handicap, hétérosexisme, etc.), mais elle a le mérite de dévoiler des statistiques qui visibilisent au moins la réalité de genre, qui est historiquement oubliée des statistiques sociales.

### La "culture" des études supérieures

Avouons-le : le système d'éducation nous prépare peu ou pas à la réalité des études supérieures. Jusqu'aux études graduées (c'est-à-dire au baccalauréat), la hiérarchie entre un(e) professeur et un(e) étudiant, par exemple, est très perceptible. Aux études graduées, c'est-à-dire à partir de la maîtrise, les contours de cette hiérarchie, bien qu'elle reste en place, devient moins claire. De plus, organisée en équipe de recherche, la division du travail entre le ou la professeur-e et

un étudiant ou une étudiante devient floue, et la performance individuelle n'est plus le seul critère de la réussite académique, car le fameux réseautage prend une place disproportionnée dans les critères de succès.

L'étudiant(e) est souvent dans des positions de vulnérabilité envers un ou une professeur(e), vu que sa réussite est basée sur des codes culturels non-dits. La confiance absolue envers son directeur ou sa directrice de recherche est un gage de réussite, car cette personne devient une porte d'entrée privilégiée vers le monde académique national et international. Ajoutons que la culture du système universitaire est entretenue par des normes de très forte inclusion dans un groupe select.

### Boysclub , biais et pratiques sexistes

Hérités historiquement d'un club exclusivement masculin, des biais sexistes persistent dans les universités et dévalorisent les femmes ainsi que leurs savoirs. La culture du boysclub - l'institution universitaire qui reproduit des normes édictées par des hommes et pour des hommes- est encore palpable. Bien que des femmes y trouvent leurs places (de par les "choix" qu'elles font), cette culture a

tendance à être plus adaptée au groupe dominant. Notons qu'une loi du silence protège cette culture et lui permet de perdurer.

### *Harcèlement et agressions à caractère sexuel*

Une enquête journalistique<sup>2</sup> démontre que 700 agressions sexuelles ont été dénoncées sur les campus canadiens entre 2009 et 2013. Selon les expert(e)s du domaine, ce nombre de cas est sous-évalué, démontrant une absence de volonté pour prévenir la violence et le harcèlement dans les établissements d'enseignement postsecondaires. Dans une récente enquête<sup>3</sup> menée à l'Université d'Ottawa, 44% des femmes disent avoir été victimes d'agressions à caractère sexuel dans leur institution.

Il nous semble fondamental que les femmes soient à l'aise de dénoncer leurs collègues étudiants ainsi que le personnel en autorité afin que cesse cette culture du viol - qui fait partie de la culture de boysclub - où les hommes peuvent agir en

toute impunité. Malgré l'urgence d'agir, aucun code de conduite n'existe pour encadrer le métier de professeur(e)s, qui est l'une des dernières professions libérales au statut presque intouchable. En effet, il n'y a pas d'ordre déontologique comme dans le domaine de la santé ou de l'ingénierie.

### *Marginalisation du savoir des femmes*

La culture du boysclub est également visible de par la marginalisation du savoir des femmes, qui ont tendance à reproduire une socialisation genrée de par l'organisation de l'institution universitaire. Elles réalisent par exemple davantage de tâches de soutien dans leur département<sup>4</sup>, sans que cela ne soit pris en considération dans leur curriculum vitae.

De plus, les domaines d'intérêts de certaines femmes sont dévalorisés et marginalisés. En effet, des femmes peuvent être intéressées à étudier leurs conditions historiques ou des expériences qui reflètent

2. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2015/02/09/003-agressions-sexuelles-campus-universites-nombre-inquietant.shtml>

3. Andrew et al. (2015). Rapport d'enquête du groupe de travail sur le respect et l'égalité : mettre fin à la violence sexuelle à l'Université d'Ottawa. Groupe de travail sur le respect et l'égalité.

Université d'Ottawa.

4. Naudillon, F. & N. Nouredine (2013). Femmes et pouvoir dans les universités québécoises. Fédération québécoise des professeures et professeurs d'université.